L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 29 AVRIL 1856.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.,
ERVEURS-PROPRIÉTAIRES:
G. F. WEISSE. H. DUPOUY.
H. DUPOUY. H. HARRY.
Rue de Chartres No. 69, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 29 AVRIL.

ABONNÉS A LA SEMAINE.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements à la semaine, à raison de 25 cents pour les six numéros. Il se présente tous les jours dans nos bureaux des personnes qui désirent s'abonner pour un mois ou deux, mais comme en leur ouvrant un compte particulier pour une aussi courte période nous surchargerions sans profit la comptabilité, nous avons résolu de tout concilier en autorisant nos porteurs à nous représenter. C'est donc à ces derniers que les abonnés à la semaine devront payer le montant de leur abonnement hebdomadaire.

REMUTE A PANAMA.

Une sanglante émeute a éclaté à Panama le 15 dans mois. Nous en trouvons les détails dans les journaux de cette dernière ville, que nous a apporté le *Grenade*. Plusieurs Américains ont été tués ou blessés, les malles par l'exprès détruites et les rails du chemin de fer arrachés sur un espace de deux milles. Voici les faits.

Dans l'après-midi du 15, les 270 passagers de l'*Illinois* qui venaient de traverser l'isthme arrivèrent à la station du railway, à Panama, pour s'embarquer à bord du *John L. Stephens*, en partance pour San Francisco. La marée étant basse, ils durent rester à terre jusqu'à une heure avancée; quelques uns allèrent à l'hotel de l'Océan, d'autres dans les restaurants des Cinegas, mais la plupart se s'étoient gardés pour le point de la station.

Peu après on vit des derniers courir vers la ville. Un Espagnol du pays avait tenté de voler un melon d'eau, un coup de pistolet avait été tiré et la balle avait atteint un homme. A ce moment le tocsin sonna à une église et la population indigène attaqua plusieurs maisons où se trouvaient des Américains. Plusieurs coups de pistolet furent échangés et quelques Américains allèrent en toute hâte avertir la police.

La consternation devint alors générale. Il était évident que les gens du pays en voulaient aux passagers de l'*Illinois*. Quelques-uns de ces derniers coururent vers le wharf pour se réfugier à bord du steamer; d'autres, au contraire, voulaient pénétrer de vive force dans les hotels assiégés pour protéger leurs femmes et leurs enfans. La plupart se rendirent dans les bureaux de la compagnie des steamers et réclamèrent des armes; on leur remit toutes celles qui s'y trouvaient, à savoir, un fusil à deux coups, un pistolet, un sabre et quatorze revolvers musquets, mais les employés exigèrent qu'ils ne fissent d'abord aucune démonstration.

A ce moment arrivèrent les femmes et les enfans que l'on avait réussi à faire sortir des hôtels menacés. Mais il y avait d'autres femmes au Cienaga, et les Américains parlaient d'aller à leur secours. Ils remirent sur ses affûts un vieux canon de la compagnie, le chargèrent de vieille ferraille et attendirent, avant de marcher, le résultat d'une démarche qu'était alle faire auprès de la police M. Sabin, secrétaire du consul des Etats-Unis. Mais le malheureux secrétaire avait à peine fait le quart du trajet qu'il recevait une balle à la jambe.

Le colonel Ward (le consul) ayant appris ce malheureux événement, sortit à son tour, accompagné de M. Nelson. Le passage leur fut barré à une petite distance par les indigènes qui tirèrent sur eux et blessèrent le cheval de M. Ward. Ce fut en vain que M. Nelson leur cria en espagnol qu'ils étaient des amis; les émeutiers leur dirent de s'éloigner s'ils ne voulaient être tués.

Cependant, les passagers retranchés dans la cour de la compagnie des steamers étaient exposés à une grêle de balles. On tirait sur eux de tous côtés et plusieurs d'entre eux furent tués ou blessés.

La police approchait enfin. Les indigènes avaient déjà attaqué le batiment où était déposé le fret et le feu d'empêcher le mal, les braves défenseurs de la propriété publique se jetèrent sur les émeutiers, brûlèrent sur le depot du railway, et sauvèrent pour leur propre compte au pillage.

Le consul américain, accompagné de quelques hommes, se dirigea vers la maison du gouverneur; arrêté d'abord par les émeutiers, il put ensuite passer et il arriva sans encombre à sa destination. Le gouverneur était parti chez lui; mais la maison était occupée d'une foule irritée qui demandait des balles et de la poudre.

M. Ward parvint à rejoindre plus tard le gouverneur dans la rue Juan de Dios. Ce fonctionnaire lui dit qu'il était déjà allé à la station et qu'il avait failli y être tué; et consentit cependant à se rendre une seconde fois sur le théâtre de l'émeute.

La populace continuait à saccager l'hotel de l'Océan, le magasin de M. McAlister (Américain), et d'autres édifices. Sur la plage un individu allait mettre le feu à une pièce de canon dirigée contre le steamer américain *Tubogaste* le gouverneur eut beaucoup de peine à l'en empêcher.

Le colonel Garrido, chef de la police, s'était déjà rendu à bord du vapeur, avait désarmé les passagers et avait pris le canon du bâtiment.

A la station, les dépendances du bureau étaient remplies de femmes et d'enfants en proie aux plus vives alarmes. D'autres salles étaient remplies de passagers qui y étaient que faiblement protégées contre le feu du dehors. Les balles pénétraient par les interstices des portes et des fenêtres et portaient la mort parmi les Américains. Aux étages supérieurs se trouvaient des femmes, et la populace allait y faire irruption lorsque la police voulut bien intervenir.

Quinze cadavres (tous des passagers de l'Illinois) furent ramenés dans les bureaux et dans l'enceinte de la station. Dix ou douze autres passagers ont été grièvement blessés. On cite parmi les victimes MM. Robert Clark, Octave Dubois, Stokes, Alexandre Sweet; et parmi les blessés, MM. Nathan Preble, Patrick J. O'Neil, W. A. Penner, John Shelleroud et un étudiant de Cuba.

Le récit qu'on vient de lire n'est peut-être pas très clair; nous l'avons puisé dans le *Panama Star*. De quel côté est venue la provocation? Du côté des Américains, dit le *Panamano*, journal espagnol de Panama. *Le* premier coup de pistolet a été tiré en effet par un passager de l'*Illinois*. Un nègre voulait reprendre à ce dernier un melon qu'il avait vendu. L'étranger, au lieu de chasser l'insolent, fit un brutal usage de son revolver.

Cet acte de violence ne justifie pas cependant les sanglantes représailles qu'a exercées la populace. Les émeutiers avaient principalement en vue le pillage, et c'est évidemment pour s'y livrer qu'ils ont attaqué les Américains. Il ne leur fallait qu'un prétexte. Quant à la conduite de la police, elle a été infâme.

L'ingénieur en chef du chemin de fer a adressé le 15 avril, au gouverneur, une lettre dans laquelle il proteste énergiquement contre les actes de vénalité et de vandalisme qui ont marqué la série et la nuit de 15.

Les autorités de Panama ont prise les mesures nécessaires pour prévenir le renouvellement de pareilles scènes et protéger les émigrans américains contre les instincts sanguinaires de la population indigène.

AMERIQUE CENTRALE.

Les dernières nouvelles de l'Amérique Centrale nous avaient appris que la malle européenne destinée à Costa Rica était tombée au pouvoir des troupes du Nicaragua. Les sacs en ont été ouverts et le scéau des dépêches anglaises brisé: on y a, dit-on, trouvé la preuve de la connivence du gouvernement anglais avec celui de Costa Rica. Lord Clarendon aurait offert des secours à ce dernier Etat. On assure que les pièces accusatrices ont été envoyées à Washington.

Walker est loin cependant d'avoir approuvé la saisie de la malle et la violation de secret de la correspondance étrangère; il a désapprouvé les auteurs de cet acte et a déclaré qu'il prendrait des mesures pour qu'il ne se renouvelât pas.

Rien de nouveau du théâtre de la guerre. Aux dernières dates le général Walker était encore à Rivas. L'armée de Costa Rica n'a, vant pas franchi les frontières de cet Etat. Le calme le plus profond régnait à San Juan del Sur.

Les détails relatifs à la défaite de Schlosser sont pleinement confirmés. On dernier s'est laissé malheureusement surprendre; il n'avait prit aucune précaution, et au moment où les Costa Ricains l'ont attaqué, ses volontaires étaient tous dispersés. On l'accuse en outre d'un acte d'inutile cruauté; quelques jours avant sa défaite, ayant surpris un poste de douaniers à la frontière, il en fait brûler son malheureux sous prétexte qu'ils pouvaient révéler l'état de son ennemi à l'ennemi. C'est pour tirer vengeance de ce barbare sacrifice que le général Morin a fait passer par les armes les aventuriers pris à la bataille de Santa Rosa.

HAVANE. — Nos dates de la Havane sont du 26 courant. Nous ne trouvons rien dans les journaux.

ENLÈVEMENT. — L'ex-ministre Blumeth, négociant à Hono Lulu, de la goélette Mechicchoc, et consorts, ont été mis en jugement, il y a quelque temps à Paris, et ils ont été acquittés, il y a quelque jours derniers.

Nouvelles de la Californie.

ARRIVÉE DU GRANADE.

Le steamer *Grenade* est arrivé hier dans notre port avec des dates de New-York jusqu'au 17 et de la Havane jusqu'au 25 courant.

Un grand navire américain, qui se rendait à la Nouvelle-Orléans, s'est échoué au cap Blanco, près de Carthagène.

Le steamer *Philadelphie* est arrivé à la Havane le 23 de ce mois avec les passagers du *Cortez*: il est reparti le 25 pour Aspinwall. L'*Illinois* est entré à la Havane le 24 avec les passagers des steamers *Golden Age* et *Uncle Sam*.

Parmi les passagers du *Grenada* se trouve M. Parker H. French, ex-ministre du Nicaragua aux Etats-Unis. M. French annonce que le courrier anglais de Costa Rica a été intercepté et que l'on y a trouvé des dépêches de Lord Clarendon aux autorités de Costa Rica. Le ministre anglais offre à celui-ci l'aide de la Grande Bretagne contre Walker. Les dépêches disent qu'il s'agit d'offres faites à un messager spécial qui est parti pour Washington et qui doit les remettre au président des Etats-Unis.

Nos dates de la Californie par le *Grenada* sont du 5 courant. Nous puisons dans les journaux les faits composant la chronique suivante:

—On rapporte qu'une compagnie d'environ cent personnes, y compris plusieurs familles de cette ville, doit s'embarquer ici pour San Juan de Nicaragua aussitôt qu'on aura pu affréter un navire. Ces émigrants doivent, il ou en croit les *ou sit*, se munir d'instruments d'agriculture de toute nature, leurs intentions étant de se livrer *exclusivement* à la culture du sol.

—Un comité s'est formé pour recueillir les souscriptions nécessaires afin de construire un ballon monstre destiné à faire un voyage d'expérimentation vers les Etats de l'Est, dirigé par M. le professeur Wilson.

—Le *Placer Herald* rapporte qu'un Chinois a recueilli dans un petit ravin entre Auburn et Ophir, à environ un mille de cette première ville, un morceau d'or pesant 16 livres. C'est une vraie avalanche d'or. Pour peu que cela continue nous serons alimés de gros morceaux, et nous pourrons nous passer de pluie, de récoltes et de bêtes à cornes, que l'or suffira pour faire naître.

—San Francisco possède en ce moment douze steamers qui partent tous les jours de ses quais pour divers points de la baie. Pour Sacramento et Stockton, le service se fait par huit steamers: *le New World*, *l'Antelope*, *la Confiance*, *le Wilson*, *G. Hunt*, *Helen Hensley*, *l'Aragoin*, *l'Orléa*, *Cornelia*; — la *Sophie* fait celui de Santa Clara et Alviso; — le *Guadalupe* dessert Napa, Nallejo et Mare Island; il y a de plus deux bateaux partant de San Francisco à de courts intervalles pour Oakland.

—Le *Mémager* de San-Francisco, journal français, a cessé de paraître.

—Un Français nommé Pierre Morin, a été assassiné à la cagnade de Saint-André, sur la route de Sonora. Le malheureux, natif de Tonneins, était arrivé en Californie, il y a quatre ans, à bord du *Succès*.

—Si l'on en croit le *Marysville Herald*, on n'aurait jamais vu dans la vallée de Sacramento, à cette époque de l'année, le froment et l'orge d'un plus bel aspect, promettant une moisson abondante.

—Le *Placer Press* rapporte que mardi dernier, un Chinois en allant prospecter dans une ancienne cabine déserte, près de Coral Uisage, à environ un mille d'Auburn, a trouvé sous le plancher de cette cabine une bourse contenant 6,000 dollars en poudre d'or. John, assis de joie à la vue de cette richesse inconnue, alla chercher Ah Ping, après une prière à son ami Mercure et une invocation à Confucius, a pris aussitôt la poudre d'escamptette, et s'est enfui vers des régions inconnues. Cette cabine a été occupée en 1852 par un Suisse nommé Schmidt, qui fut assassiné; les voleurs espéraient sans doute trouver la bourse de leur victime.

—On rapporte que deux Italiens des mines du sud sont arrivés de Stockton, ayant en leur possession un morceau d'or pesant cent cinquante livres. On ne dit pas ce qu'il y a de quartz dans ce morceau.

Le Herald rapporte une histoire fort piquante d'un châtiment infligé au complice d'une femme adultère dans la ville d'Anderson, comté de Sonoma.

La foule, composée d'une trentaine d'affreux marts, s'assemble, et après avoir posé sur leurs trente têtes les bonnets de coton d'ordonnance, décident que telle femme était adultère, en l'absence de son mari, et que tel individu était son complice. Après l'audition des témoins, il fut arrêté que ce gracieux citoyens que trente coups de fouet seraient infligés à l'homme; qu'il serait ensuite couvert de goudron et roulé dans les plumes, conformément à la mode américaine, et promené sur une chaise.

Le tout fut exécuté conformément au programme du jugé. L'opération terminée et la vengeance satisfaite, on laissa deux heures au patient pour quitter le pays.

Les habitants de North Beach, au pied de la rue Dupont, ont été tout à coup en proie à une heure du matin par les cris d'un enfant qui demandait juste à son père en s'écriant: ne me livrez pas, ne me laissez pas, ne me livrez pas! ..... M. Martin, le reporter de la marine, entendant ces gémissements, se rendit immédiatement à l'endroit d'où ils partaient, et il trouva un individu du nom de Bugley (un fabricant de plume d'or) qui maintenait jeune garçon (son fils, âgé de 11 ans), déployant de vétéranes forces, les tirait, le plongeait dans l'eau, suspendu seulement par une faible corde. Le pauvre enfant suppliait son père de l'épargner, mais l'être dénaturé auquel il s'adressait, ne l'écoutait pas. M. Martin, ayant en vain reproché à ce mauvais père sa cruauté, en lui disant que ce jeune garçon, à l'enfant une corde à l'aide de laquelle il le tira de l'eau.

Tandis que ces faits se passaient, les cris de l'enfant avaient attiré sur le rivage plusieurs personnes qui auraient fait un mauvais parti à ce Bugley, s'il ne s'était retiré poursuivi par les malédictions de la foule.

OREGON.

Voici les dernières nouvelles de l'Oregon reçues à San Francisco. Elles sont d'une triste nature. Le 26 mars, les Indiens, au nombre de 500, par un audacieux coup de main, chassé les troupes régulières qui défendaient la ville des Cascades, et l'ont mise à feu et à sang. Plusieurs maisons du village *Mary* dont ils s'étaient emparés. La plupart des habitans en été mis à mort. Le steamer *Belle* a cessé d'en 400 pour porter secours à un poste qui se défendait dans une maison fortifiée, les déchés étant occupés par les Indiens.

Le Crescent City, le capitaine Wright, accompagné de six hommes, a été entouré par les Indiens et tué; ses compagnons ont échappé à la mort par la fuite. Trois hommes, réfugiés dans un bois, ont été tués par les forces des Etats-Unis sont insuffisantes, et les volontaires, en petit nombre, demandent des approvisionnements.

Un journal de l'Oregon fait remarquer avec beaucoup de justesse les dépenses excessives que nécessite la guerre contre les Indiens. Cette guerre a déjà coûté 1 million 150,000 dollars, et l'on n'estime qu'à 150 le nombre des Indiens qui ont été détruits. Chaque sauvage mort a coûté 7,666 dollars. Les 500 Indiens ont coûté 3,833,000 dollars.

Le même journal trouve ce chiffre un peu élevé, et il demande qu'on offre 500 dollars par tête d'Indien à des *entrepreneurs*, qui dépensent des compagnies de volontaires pour faire la chasse aux gens rouges. Selon lui, ce genre d'opérer reviendrait beaucoup moins cher, et il aurait un second avantage, ce serait d'assurer la destruction des *mauvais*, mais de la race blanche, chasun y étant intéressé. Sans cela la guerre se traînera en longueur, et les Indiens centupleront sans obtenir d'autre résultat.

Au reste, nous ne sommes encore qu'au début de la lutte. Dans quelque temps, chaque tête d'Indien pourrait bien revenir au prix qu'elles ont coûté dans la Floride, c'est-à-dire à 30,000 dollars!

ILES SANDWICH.

On écrit de Lahaina, sous la date du 2 mars dernier, à un journal de San Francisco:

.....J'ai de nouveaux détails à vous donner sur notre roi Kamehameha IV. La société dont il s'entoure est pire que par le passé et il n'a en rien renoncé aux libations nocturnes. Dernièrement il était l'on ivoire, il a fait un effort honorable pour engager ses sujets à la culture de leurs terres. Il les a harangués publiquement et a fondé pour eux une société d'agriculture indigène. Il a même donné l'exemple en mettant sa royale main à la culture de son champ de Vaikiki. Mais en même temps, lui et ses satellites cultivent toujours trop le *brandy*. Il faudrait, je crois, d'autres moyens pour inspirer l'amour du travail à ses peuples.

La princesse Kaléléonani, nommée au poste de gouverneur de la grande Hawaii, s'adonne à la boisson des paistes fermentées pour se consoler de son long veuvage.

Les dernières nouvelles de Hilo et du volcan sont du 30 février. Depuis six mois, la lave n'a pas coulé de coulée, détruisant tout sur son passage, remplissant les crevasses de la montagne, obscurcissant l'air d'épais nuages de fumée et le chargeant d'électricité. De temps en temps, ce épouvante des accoupes de tremblement de terre plus ou moins forts, surtout la nuit. On entend alors quelques bruits des mugissements prétendus qui semblent sortir du sein de la terre. On obtient à ce souvent des jets de lumière qui partent comme des éclairs. Au dire de tous les visiteurs et particulièrement de tous les officiers de la frégate américaine *Independence*, la marche de la lave est très irrégulière sous le rapport de sa vitesse et de la largeur de son couche. D'après des observations faites à diverses reprises, elle a couvert de une à vingt-quatre arpents à l'heure. Parfois elle semble s'arrêter tout à fait, puis elle se remet tout à coup à couler de nouveau. Elle suit les sinuosités du terrain et s'avance principalement dans le lit des torrents, mais ne s'y renferme pas tellement qu'elle ne déverse sur les bords. Comme conséquence de cette direction prise par la lave, l'eau disparaît, et celle de Vaikiki, si délicieuse actrefois, est devenue impotable. A la pince des bassins larges et profonds qui se trouvaient dans les rivières, se sont élevées des collines de lave, hautes de 25 pieds sur dix-huit pieds. Des bois et de grands espaces singulièrement occupés par des rivières et des plantations ont été ensevelis sous la lave. Le sol a été exhaussé de 5 milles de la mer du côté de Hilo, et à 7 milles dans le lit du Vaikiki. Quelques plantations ainsi ensevelies ne sont pas encore bouleversées de fond en comble. Le Kiauea, de son côté, est également un volcan actif. Le 30 février, il a jeté des pierres de trois dimensions au lieu d'une, Hilo surprit (?) par le jet? On ne peut que le deviner. Nous ne connaissons des ébranlements qui ont été jusqu'ici déjà ressentis par l'irrégularité intérieure de l'intérieur de la lave. Le révérend Coan est toujours le plus intrépide et le plus intelligent des savants. Il prétend qu'il a vu que quelque de lave tombée dans le pandemonium de la lave, il a été le théâtre de chute du Vaikiki. Cependant, on suppose la destruction de la lave de Hilo.

M. Bidel et John Bing, accusés de piraterie du vol, ont été acquittés par le jury.

Le 26 mars, le Parquet adressa une pétition à la Chambre de l'assemblée pour demander à la Chambre, pour le mois d'avril, dans la rue des Marguerites, Quartier Orléanais.

Mme F. Chopin, rue Chiborne, antenne son mari, J. Chopin, de l'avoir violemment assaillie. Continuement de coups.

Enregistrements dans les différens cimetières de la ville pour la semaine expirée dimanche, 27 du courant, à 6 heures de midi:

Cimetière de l'Hôpital de Charité	8
Cypress Grove No 1	8
" No 2	12
Protestant	4
Lafayette	10
Cathedral No 1	7
" No 2	7
de St Vincent de Paule	6
de l'Asile St Joseph	1
St Patrick	13
Israélites (Comme de la Métairie.)	1
Total	80

NOUVELLES DIVERSES.

—L'Empereur avait mis à la disposition du comte Orloff de ses chevaux de camp, les plus beaux chevaux de ses écuries pour la revue d'aujourd'hui. Plusieurs chevaux provenant des écuries impériales avaient été essayés par le comte Orloff à l'ambassade de Russie.

—On annonce que le baron de Brunnow la fait savoir au gouvernement français que l'empereur de Russie avait levé l'interdiction qui empêchait les nobles russes de venir en France.

—Ce n'est que le 2 avril au matin que le comte Schouvaloff est parti pour Saint-Pétersbourg, porteur de l'exemplaire du traité de paix destiné à l'empereur de Russie.

—La plume d'aigle qui avait été préparée pour la signature du traité a été trempée, suivant le *Journal des Débats*, dans une écritoire monumentale en vermeil commandée tout exprès. Cette écritoire, dont la décoration rappelle le style du premier Empire, a été offerte au comte de Walewski par les ministres des puissances.

—Le Sénat a offert une épée ornée de pierreries, de la valeur d'une dizaine de mille francs, à M. le comte Tascher de la Pagerie, qui est venu lui apporter la nouvelle de l'heureuse délivrance de l'Impératrice.

—Tout se prépare pour le retour des troupes de Crimée. On dit que la partie qui doit rentrer en France y débouchera dans les divers ports du littoral, y compris Cette et Port-Vendres. Outre les médecins déjà envoyés à Toulon, d'autres viennent d'être expédiés de Paris pour vérifier spécialement l'état sanitaire des régiments après la travers ée et ordonner les mesures qui paraîtraient nécessaires.

—Tous les rapports qui arrivent des départements, et même de l'étranger, sont unanimes à constater que la paix est accueillie avec un enthousiasme qui va jusqu'à l'ivresse. Il n'est pas jusqu'à l'Angleterre elle-même qui ne paraisse devoir prendre sa prospérité en patience.

—On lit dans le *Mémorial des Pyrénées*:

"Une personne de notre ville ayant écrit au maréchal Bosquet pour le féliciter sur sa nomination, a reçu de lui une réponse dans laquelle l'illustre maréchal, parlant de la manière pleine de grace et de cordialité dont Sa Majesté l'Empereur lui avait appris, ainsi qu'au général Canrobert, sa promotion à la haute dignité du maréchalat, ajoute ces noables paroles: "Ce sont deux épées et deux vocaux, placés en sentinelle, à droite et à gauche d'un berceau; nous l'avons bien compris."

—Les illuminations du 1er avril étaient encore plus brillantes que celles du 31 mars, bien que la plupart des monuments publics ne fussent pas illuminés; mais les façades des hôtels, les bazars, les cafés, les marchés publics, les maisons particulières, tout était scintelant, dans la Chaussée-d'Antin, dans le quartier de l'Opéra-Comique, comme dans les quartiers commerçants et jusque dans les rues les plus reculées. La population s'est portée surtout du côté de l'Hôtel de Ville, à la place Dauphine et sur le Pont-Neuf, dans l'île, où la foule était si nombreuse que la circulation y était presque impossible. De la Bastille à la place de la Madeleine, le coup d'œil était magnifique: chaque maison avait son illumination particulière de vertes et de couleurs chinoises.

ROSÉS D'ORIENT. — Tous nos lecteurs, dit un journal européen, ont pu lire, dans notre journal, il y a deux ou trois jours, la nouvelle de la trouvaille d'un curieux autographe qui a mis en émoi toute la presse savante et officielle.

Il s'agissait d'une lettre de FORTUNIO LICETI, *le célèbre médecin italien du dix-septième siècle*, adressée à Anne de l'Enclos dite Ninon, dans laquelle le docteur, s'adressant à la belle, s'obéd d'orient contre les rides, dont elle se servit avec tant de succès pendant cinquante ans.

Il paraît, dit-on, que le possesseur de cet autographe, M. le comte B ..., vient de découvrir le merveilleux secret par acte authentique, enregistré, passé devant Me Hubert YVES A M. V. ROCHON aîné, à Paris, rue Ste Anne, 64, qui se propose de fabriquer et de vendre immédiatement la précieuse préparation.

FEUILLETON.

LES MOHICANS DE PARIS,

CHAPITRE III.

LA RUE DE JÉRUSALEM.

Salvator, en quittant les trois jeunes gens, avait dit:

—Je vais tâcher de sauver M. Sarranti, que j'ai entraîné dans tout ceci.

Après avoir laissé les jeunes gens s'engager chacun de son côté, Salvator descendit rapidement la rue d'Enfer, prit la rue de la Harpe, traversa le pont Saint-Michel, longea le quai, et, au même moment à peu près où chacun de ses amis arrivait à son rendez-vous, arrivait, lui, devant l'hôtel de la Préfecture.

Comme la première fois, Salvator se nomma.

—Pardon, monsieur, dit le concierge, je ne vous avais pas reconnu.

Salvator passa.

Puis il traversa la cour, entra sous la voûte, monta deux étages et arriva dans l'antichambre, où se tenait le garçon de bureau de service.

—Monsieur Jackal? demanda Salvator.

—Il vous attend, répondit l'huissier en ouvrant la porte du cabinet de M. Jackal.

Salvator entra et aperçut le chef de police enfoui au fond d'un immense fauteuil Voltaire.

En voyant apparaître le jeune homme, M. Jackal se leva et alla à lui avec empressement.

—Vous voyez que je vous attendais, cher monsieur Salvator, lui dit-il.

—Je vous remercie, monsieur, répondit Salvator, en s'asseyant de hauteur et de dédain, selon son habitude.

—Je n'ai avez-vous pas dit, demanda M. Jackal, qu'il n'agissait tout simplement d'une jetite expédition?

—En effet, répondit Salvator.

—Faites atteler, dit M. Jackal au garçon de bureau.

L'huissier sortit.

—Asseyez-vous, cher monsieur Salvator, dit M. Jackal, en montrant au jeune homme un siège. Dans quelques minutes nous pourrons partir. J'avais donné l'ordre de tenir les chevaux tout harnachés.

Salvator prit place sur le siège que lui indiquait M. Jackal, mais sur une autre plus éloigné.

On allait voir que le jeune homme aux pures instincts fuyait le contact du limier de police.

M. Jackal remarqua ce mouvement, mais n'indiqua pas par un léger mouvement de sourcils qu'il l'eût remarqué.

Puis il tira sa tabatière de sa poche, bourra son nez de tabac et se frotta les mains dans son fauteuil, en relevant ses lunettes:

—Savez-vous à quoi je pensais quand vous étes entré, cher monsieur Salvator?

—Non, monsieur, je n'ai pas le don de deviner, et on n'est pas mon état.

—Eh bien! je me demandais où vous pouviez prendre cette puissance d'amour pour l'humanité.

—Dans ma conscience, monsieur, répondit Salvator, et j'ai toujours admiré avant tout, même avant les vers de Virgile, ce vers du poète de Carthage, qui dit: "Je fait peut-être que parce qu'il avait été esclave.

Même eux, et mi humani alienum gesta.

—Oui, oui, dit M. Jackal, je connais le vers: il est de Térence, n'est-ce pas?

Salvator fit de la tête un signe approbatif.

M. Jackal continua.

—Et vous, cher monsieur Salvator, dit-il, si le mot philanthrope n'était pas inventé, il faudrait le créer pour vous. Le journaliste le plus incroyable de la terre, si un journaliste était écrivain, écrirait demain que vous étes venu à minuit me trouver pour m'associer à une bonne action, qu'on ne le croirait pas: bien plus, on vous soupçonnerait un intérêt quelconque à cet acte désintéressé. Vos amis politiques ne manqueraient pas de vous dénoncer, et crieraient tout haut que vous étes rendu au parti Bonapartiste; car enfin, vous acharner à sauver la vie à ce M. Sarranti, qui arrive de l'autre bout du monde, qui n'a pas encore fait jamais vu que la jour où il a été arrêté place de l'Assomption; mettre cette persistance à vouloir prouver à une cour de justice qu'elle s'est absolument trompée et qu'elle a condamné un innocent, n'est-ce pas, dirai-je vos amis politiques, faire preuve de sympathie?

—Sauver un innocent, monsieur Jackal, c'est faire preuve d'humanité. Un innocent n'est d'aucun parti ou, plutôt, il est du parti de Dieu.

—Oui, oui, sans doute, et cela est clair et évident pour moi qui vous connais de longue date et qui sais depuis vingt ans que vous étes, comme on dit, un *bien pensant*.

—Oui, je sais que l'on serait mal venu à vouloir entamer des opinions si profondément enracinées. Aussi, n'entreprendrai-je point cette tâche. Mais enfin, si quelqu'un l'entreprenait, si l'on essayait de vous calomnier?....

—Je serais pleine perdue, monsieur, ou ne le croirait pas.

—J'ai ce votre âge, dit avec une légère teinte de mélancolie M. Jackal, j'ai eu de bons sentiments le même opinion que vous en avez. Je m'en suis amusé, vous répondi du pain, et je me suis écrié, comme Méphistophélès: "Vous avez fait votre citadelle, cher monsieur Méphistophélès, permettez moi de faire le mienne—le mon cœur, cher, comme Méphistophélès. "Crois-en l'un des adieux: ce grand mal n'est de l'Enfer, n'est ce pas? Mais, mon jeune ami, vous ne vous ne vous ne